



Saint Luc, Codex Caesareus Upsaliensis, vers 1045 (Bibliothèque de l'Université d'Uppsala, Suède). Selon une tradition ancienne, l'auteur du troisième évangile est identifié avec un médecin ami de Paul (cf. Col 4, 14). Ce n'est pas sûr : jamais "Luc" ne parle des lettres de Paul ! On pense à chrétien grec de la deuxième ou troisième génération, écrivain de talent, qui a enquêté sur Jésus et les origines de l'Église.

Le récit de guérison raconté en Luc 7 est aussi un récit de révélation sur la foi et le salut de Dieu. Nous l'observons ici en adoptant le point de vue du lecteur de Luc (le point de vue de Théophile!).

La foi d'un païen

Le récit commence par deux brèves indications de lieu et de temps. Cela se passe à Capharnaüm, là où Jésus a fait ses premiers miracles, immédiatement après le discours des béatitudes.

L'intrigue du récit

Un drame se déroule dans la ville. Il concerne deux personnages : un

esclave, atteint d'une maladie mortelle et son maître. Celui-ci apprécie beaucoup son esclave et entreprend des démarches pour que Jésus vienne le sauver. Le lecteur éprouve d'emblée un sentiment d'empathie pour ce bon maître et pressent la suite de l'histoire : Jésus, présenté jusqu'ici comme un Sauveur, se rendra certainement dans

la maison du centurion pour guérir l'esclave, comme il s'est rendu dans la maison de Simon pour guérir sa belle-mère. L'histoire cependant ne se déroule pas comme prévue. Jésus se met bien en route vers la maison du centurion mais sans jamais y parvenir. Le miracle a bien lieu, mais il n'est pas raconté. L'accent est mis sur un dialogue à distance entre Jésus et le centurion. L'intrigue du récit est moins la résolution d'un problème qu'une parole de révélation de Jésus.

Le discours du mérite

Deux délégations se rendent auprès de Jésus. La première, composée de notables juifs, développe avec insistance le langage du mérite. Elle demande à Jésus de récompenser quelqu'un qui aime "notre nation". Dans un premier temps, on éprouve de la sympathie pour la démarche de ces notables. On remarque cependant que si Jésus, à leurs yeux, fait partie de la nation ce n'est pas le cas du centurion : il aime notre nation. Pour eux, il est quelqu'un de l'extérieur. Il a fait un geste d'une extrême générosité certes, dont ces notables juifs lui savent gré et pour lequel ils viennent demander à Jésus, considéré comme l'un des leurs, de récompenser l'officier païen. Mais on peut se demander si le centurion a le droit de pénétrer dans la synagogue qu'il a construite.

Jésus marche avec la délégation et se rend vers la maison du centurion. Il ne dit rien. Mais que pense-t-il ? A-t-il été convaincu par le discours des notables ? Le récit ne le dit pas. Mais le lecteur attentif peut saisir l'ironie subtile qui se dégage du texte. Celui qui a été prié de récompenser quelqu'un qui a fait du bien a déclaré, immédiatement auparavant, dans son discours devant le peuple : "Si vous faites du bien à ceux qui vous en font, quelle recon-

naissance vous en a-t-on ? Les pécheurs en font autant." (6,33) Sans s'en rendre compte, les notables ont simplement demandé à Jésus de se comporter aussi bien qu'un pécheur ! Si ce centurion avait été un ennemi déclaré, Jésus serait quand même allé chez lui, lui qui a déclaré, dans le même discours : "Aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez sans rien espérer en retour... alors vous serez les fils du Très Haut." (6,35)

Les amis

Au moment où Jésus s'approche de la maison du centurion, il est arrêté par une deuxième délégation composée d'"amis", mot qui n'a pas été utilisé pour la première délégation. Ces amis ne développent pas leur propre argumentation, mais se font les porte-parole du centurion. Celui-ci s'adresse à Jésus pour affirmer d'abord son indignité et lui raconter ensuite une parabole sur le thème de l'autorité. Autorité militaire et domestique d'un côté. Autorité de guérisseur de l'autre. Jésus apprécie cette parabole en connaisseur. Il dit son admiration à la foule. Le lecteur découvre maintenant que Jésus n'est pas seul face aux deux délégations. Une foule l'accompagne. Comporte-t-elle aussi les disciples ? Probablement. Bien qu'ils ne soient pas mentionnés ici, ils figurent au début de la séquence suivante, celle de la résurrection du fils de la veuve de Naïn.

Une parole surprenante

Face à cette foule, Jésus exerce son autorité en délivrant un message surprenant, introduit par un solennel "Je vous le déclare". La phrase de Jésus laisse deviner un regret. En Israël, Jésus s'attendait à rencontrer une foi au moins aussi grande que celle du centu-

lion. Mais en quoi la foi de ce centurion est-elle exceptionnelle ? Probablement parce qu'il n'éprouve pas le besoin d'une proximité physique avec Jésus. Il fait une totale confiance en son autorité qui n'est limitée par aucune barrière ni celle de l'espace ni celle de la race ni celle du milieu sociale ni même celle de la religion. Cette confiance, Jésus l'appelle foi. Et il fait de ce non Juif un modèle pour tous, Juifs et païens.

Des Juifs et des païens constatent ensemble le salut de Dieu à l'œuvre. Et ce salut s'appelle Jésus.

La fin du récit est rapide. Les envoyés constatent simplement que l'esclave est guéri. De quels envoyés s'agit-il ? Le récit ne le précise pas. Il faut comprendre qu'il s'agit des deux délégations. Des Juifs et des païens constatent ensemble le salut de Dieu à l'œuvre. Et ce salut s'appelle Jésus.

Une énigme

Ce récit s'achève cependant sur une énigme. Pourquoi Jésus ne va-t-il pas dans la maison de celui qu'il a présenté comme un modèle de foi ? Peu convaincu par l'argumentation du mérite de la première délégation, est-il convaincu par les paroles d'indignité rapportées par la seconde ? Croit-il que ce soit un crime pour un Juif d'aller dans la maison d'un païen et d'accepter son hospitalité ? Cette question ne trouve pas de réponse dans le texte. Mais il appartient au lecteur de ne pas l'oublier et de se souvenir de la marche de Jésus vers la maison d'un païen quand il lira, dans les *Actes des Apôtres*, la marche de Pierre vers la maison du centurion Corneille. La communauté chrétienne marche dans la même direction que Jésus. Elle ose le faire parce que Jésus, le premier, a vu, annoncé et célébré la foi d'un païen.

Joseph STRICHER